

Réinventer un quartier The Remaking of a Ward

Reynald Gadoury and Reny Gadoury

Volume 21, Number 85, Winter 1976–1977

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/54948ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gadoury, R. & Gadoury, R. (1976). Réinventer un quartier / The Remaking of a Ward. *Vie des arts*, 21(85), 24–105.

Réinventer un quartier

Reynald Gadoury et Reny Gadoury



3

Reynald Gadoury et Reny Gadoury décrivent le développement du quartier Saint-Jean-Baptiste et proposent des moyens de rendre cette partie de la ville à ses habitants. C'est dans ce quartier que s'est installé l'atelier communautaire de gravure L'Atelier de Réalisations Graphiques; c'est encore là que vient d'aménager la Galerie Comme; un théâtre y tient ses ateliers de création.

La ville moderne, celle des bungalows, des centres d'achat, des parcs industriels, des autoroutes et des grands complexes, laisse peu de place à la vie de quartier. Le temps, qui a mûri le Vieux Québec, puis les faubourgs Saint-Jean-Baptiste, Saint-Roch et Saint-Sauveur, n'a plus le même rythme. Les modèles qui ont façonné les quartiers Limoilou et Montcalm ne se retrouve plus dans les banlieues de Sainte-Foy ou de Charlesbourg. L'ordre nouveau a dicté la solution finale à ce cœur ancien de Québec: un vaste bloc administratif en haute ville, une zone commerciale en basse ville, un secteur historique pour touristes et des autoroutes pour relier tout cela. Le centre de Québec vivra donc à l'heure des villes de *style moderne*... Pourtant la diversité des milieux est un trait original de cette ville. On y trouve de tout, y compris la richesse de l'architecture. On devrait alors s'attendre à ce que cette richesse soit conservée pour le bien-être des citoyens, à ce que le quartier soit réinventé!

Un quartier de Québec, le faubourg Saint-Jean-Baptiste, comptait, il y a quelques années, 25,000 habitants. En son centre, il contenait un virus, voire une cellule cancérogène: la cité parlementaire. Ce virus, alimenté par des budgets gouvernementaux et des investissements capitalistes, provoqua une grave maladie. Charlatans et mandarins firent alors leur travail. On

s'attaqua à la colline parlementaire sous prétexte de gangrène. L'hécatombe fut importante: 1200 logements détruits, percées routières, tours à bureaux, hôtels, appartements de luxe, stationnements.

Puis, tout autour, le délabrement, l'incendie criminel et l'insécurité des 14,000 survivants. Toutes ces choses ont un nom: les complexes H, G, le Hilton, le Concorde, Place Québec, le Centre des Congrès, la Laurentienne, le Grand-Théâtre, l'autoroute Dufferin-Montmorency, Place de la Capitale, le boulevard Saint-Cyrille...

Ce quartier, pour ne pas qu'il meurt, il nous faut le réinventer. Il faut refaire des ponts et des liens avec les parties coupées. Il faut rattacher le faubourg au bourg et permettre que les cheminements de piétons deviennent continus d'un lieu à un autre. Qu'on redonne à la rue Saint-Jean son statut de *La Rue de Québec*, la rue unique en ce pays, la rue qui nous redonne les plaisirs de Québec, qui nous laisse découvrir les mille et une couleurs de la culture et de la vie québécoise.

Le faubourg doit être à nouveau rattaché et relié à sa partie sud, la colline parlementaire et les plaines d'Abraham. Il suffit de si peu de choses, réinventer ces liens, quand on connaît ce que le gouvernement a investi dans le milieu pour construire des tours et des parcs à autos.

Il faut réinventer la trame du quartier qui a été créée par les gens qui vivaient la ville et la faisaient leur, et éviter de tomber dans la facilité du rénovateur ou de l'administrateur de budgets de rénovation qui superpose sur la trame ancienne de la ville, une trame moderne des années 1950 où on doit absolument retrouver un centre-ville, un bouton central; et, dans ce centre — c'est la règle du planificateur de

ville — des hôtels, des chambres les unes par-dessous les autres, des boutiques parce qu'il y a des chambres et, dans ces boutiques, les clients de l'hôtel qui achètent des souvenirs et du vieux, des restaurants, des salles de banquets et de congrès, parce qu'on a des chambres où peuvent demeurer des congressistes.

Pourquoi détruire une trame résidentielle faite à l'échelle de l'homme et de la famille, une trame qui, renouvelée quotidiennement, offrirait au monde la vie du Québécois, avec ses enfants et ses vieillards, la manière de faire du Québécois avec ses restaurants, ses boutiques, ses établissements commerciaux, le rythme du Québécois avec ses humeurs, ses rues pour les pieds et ses autos raisonnables. On sait que le capital l'emporte toujours, mais le besoin de rivaliser, de faire plus gros et plus fort, ça ne peut appartenir qu'à des *faiseurs d'œuvre* et non à des générateurs de vie et d'amour d'ici.

Il faut réinventer la trame de vie du quartier et permettre à des services de s'installer dans ce milieu résidentiel et amener à ce milieu résidentiel une activité de travail, de cœur à l'ouvrage, de vie quotidienne, un rythme qui convienne à des gens qui sont bousculés dans leur espace, dans leur température, dans leur saison, dans leur mouvement, pour que le cœur tienne bon et fasse des bontés.

Il faut réinventer la trame d'activités du faubourg par des équipements complémentaires, des équipements rajeunis, pour conserver et augmenter les familles du quartier, pour permettre aux personnes âgées de poursuivre leur temps dans leur milieu et leurs amours.

Il faut inventer des cheminements d'autos et de piétons qui feront que la ville appartienne de nouveau au résident, à celui qui fait la ville, des

cheminements qui seront plantés d'arbres, indicateurs de temps et de saisons, qui déboucheront sur des espaces de dégagement, carrés de sable, parcs et réservoirs de lumière et de soleil.

Il faut inventer et promouvoir des moyens nouveaux pour que les quartiers se rénovent et se restaurent continuellement. Ces moyens pourraient être des fonds prélevés sur les taxes, qui seraient offerts en prêts, à taux d'intérêt et de remboursement de capital très raisonnables, à celui qui désire améliorer son habitat ou à des groupes qui désirent améliorer un environnement. Un autre moyen serait de dégrever la personne qui veut améliorer son habitat d'une partie des taxes qu'elle paie régulièrement. Nos gouvernants n'hésitent pas à dépenser des sommes fabuleuses pour permettre à des compagnies de s'installer dans les quartiers, ils n'hésitent pas à dépenser de gros budgets pour restaurer la maison du gouverneur à la citadelle, et ils hésitent à permettre à un quartier de quatorze mille personnes de vivre déceimment...

Il faut amener les résidents, tous les résidents, à faire leur bout de rénovation, à faire leur ville à leurs besoins. Il faut leur donner le goût d'inventer un quartier par des garderies et des ateliers d'art, un centre d'alimentation, une librairie, une boutique de dépannage en menuiserie, un restaurant, un bureau de médecin-gériatre, un magasin de fleurs, un centre artisanal, un comptoir de mon oncle Luc, une clinique d'architecture, un atelier de meubles, une épicerie, un magasin de photographie.

L'administration de la ville doit aussi inventer une rénovation qui s'installe doucement dans les quartiers. Elle doit permettre aux résidents de réparer, améliorer, reconditionner leur habitat et leur environnement par des programmes d'aide et d'encouragement continus avec le même empressement que cette administration met, chaque année, à recueillir les taxes de ses contribuables. Éviter d'agir ponctuellement, par gestes isolés, et dépenser des sommes importantes réparties ici et là sur des bâtiments. Faire des interventions à l'échelle du quartier et résoudre graduellement les graves problèmes de

détérioration du milieu en planifiant un programme de rénovation des systèmes électriques, un programme de rénovation des appareils de chauffage, un programme de rénovation des toitures et des revêtements extérieurs, un programme de rénovation et d'amélioration des arrière-cours, escaliers de secours et remisage, un programme pour la réfection des rues et des trottoirs, un programme qui résoudrait le problème des lignes électriques et téléphoniques.

La rénovation devrait aussi s'inscrire dans des expériences où on fermerait des bouts de rues pour les redonner aux piétons et à la verdure, où on ralentirait, détournerait et découragerait des circulations inutiles, où on animerait des espaces de sable ou de verdure, où on ferait revivre des murs et des arrière-cours par la couleur, où on créerait des pistes cyclables, des cheminements de piétons, des expériences où la rénovation deviendrait création et l'administrateur, inventeur.

English Translation, p. 105



1. A l'ombre de la Cité parlementaire, le quartier Saint-Jean-Baptiste... (Phot. Jacques Desbiens)

2. offre une richesse et une variété dans l'alignement des façades... (Phot. Jacques Desbiens)

3. qu'il importe à ses habitants de sauvegarder... (Phot. Jacques Desbiens)

4. avant qu'il ne soit trop tard. (Phot. Jacques Desbiens)

4



2



forms of activity are more centred on the collective good than on that of the individual.

From the point of view of urban form, each building should first serve the urban ensemble, just as from the point of view of social form each individual should first act for the good of the ensemble, thanks to a much stronger social conscience, in more appropriate politico-economic structures.

(Translation by Mildred Grand)

THE REMAKING OF A WARD

By Reynald and Reny GADOURY

Reynald and Reny Gadoury describe the development of the Saint-Jean-Baptiste ward and suggests means of giving this part of the city back to its inhabitants. It was in this ward that the communal engraving workshop, L'Atelier de Réalisations Graphiques, was established; it is here also that Comme Gallery has just moved; and a theatre has its creative studios in this ward.

The modern city, that of bungalows, shopping centres, industrial parks, highways and big complexes, leaves little room for the local life of the district. Time, which mellowed Old Quebec and the suburbs of Saint-Jean-Baptiste, Saint-Roch and Saint-Sauveur, no longer has the same rhythm. The models that shaped Limoilou and Montcalm wards are no longer to be found in the Sainte-Foy or Charlesbourg suburbs. The new order has dictated the final solution to this old heart of Quebec: an enormous administrative block in Upper Town, a commercial zone in Lower Town, an historical sector for tourists, and highways to tie it all together. So Quebec's centre will now have to exist like *modern style* cities. However, the diversity of milieus is an original characteristic of this city. Everything is to be found here, including the richness of architecture. We ought, therefore, to expect that this wealth should be preserved for the well-being of the citizens, and that the ward should be remade!

One ward of Quebec, the Saint-Jean-Baptiste, had 25,000 inhabitants a few years ago. At its centre, it contained a virus, indeed a cancer-producing cell: the parliamentary city. This virus, fed by government budgets and capitalist investments, caused a serious illness. Charlatans and mandarins then did their work. Parliament Hill was attacked as gangrenous. Great destruction took place: 1200 dwellings destroyed, connecting roads, office buildings, hotels, luxury apartments, parking lots added.

Then, all around, there was to be seen decay, criminal arson and the insecurity of the 14,000 survivors. All these things come under one title: complexes H and G, the Hilton, the Concorde, Place Québec, Convention Centre, the Laurentian, the Grand-Théâtre, the Dufferin-Montmorency autoroute, Place de la Capitale, Saint-Cyrille Boulevard . . .

We must remake this sector, so that it will not die. We must redo connections and links with the cut-off parts. We have to join the suburb to the town and allow the passageways for pedestrians to become continuous from one place to another. Let us return to St. John St. its status as *The Street of Quebec*, the street unique in this country, the street that restores Quebec's pleasures to us, that lets us discover the thousand and one colours of Quebec cul-

ture and life.

The suburb ought to be connected again and linked to its southern part, Parliament Hill and the Plains of Abraham. So little is needed, just to retie these links, compared to what the government has invested in the area to build towers and parking lots.

It is necessary to remake the texture of the ward that was created by the people who lived in the city and made it theirs, and we must avoid falling into the complacency of the renovator or the administrator of funds for renovation who superimposes on the old web of the city a modern fabric of the fifties in which a downtown area, a central hub, absolutely must be established; and in this centre — this is the town-planner's rule — hotels, rooms one below the other, shops because the rooms exist and, in these boutiques, clients from the hotel who buy souvenirs and old things; restaurants, banquet and convention halls because there are rooms where the members of a convention can stay.

Why destroy a residential fabric made with man and family in mind; a texture that, daily renewed, would offer the life of the Quebecker to the people, with its children and its old folks, the Quebec way with its restaurants, its boutiques, its commercial establishments, the Quebecker's rhythm, with its moods, its streets for walking and its cautious cars? We know that capitalism always prevails over it, but the need to compete, to be bigger and stronger, can belong only to *doers* and not to generators of life and love here.

The ward's fabric of life must be reinvented and services must be allowed to be set up in the residential area and bring to it an activity of work, of interest in work and daily life, a rhythm appropriate to people disturbed in their space, their mood, their season, their movement, in order that they stand fast and do what they must.

It is necessary to reinvent the suburb's range of activities by complementary equipment, rejuvenated equipment, to keep and increase the number of families in the ward, to allow senior citizens to live out their time in their milieu among the things they love.

It is necessary to invent roads for automobiles and pedestrians that will cause the city to belong again to the resident, to the one who makes the city; pathways planted with trees, those indicators of time and seasons, passages that will open on clearings, squares of sand, parks and reserves of light and sun.

It is necessary to invent and promote new means so that the wards may renew and restore themselves continually. These means might be funds taken from taxes, which would be given as loans, at very reasonable rates of interest and repayment of capital, to whoever wishes to improve his home or to groups desiring to enhance their environment. Another method would be to relieve the person who wants to improve his home of a part of the taxes he regularly pays. Our rulers do not hesitate to spend enormous sums to allow companies to establish themselves in the wards, they do not hesitate to spend large amounts to restore the governor's home in the citadel, the residence of one man; and they hesitate to permit a sector of fourteen thousand persons to live decently . . .

It is necessary to bring the residents, all the residents, to do their part of renovation, to suit their town to their needs. They must be given the desire to create a ward with day nurseries and art studios, a food store, a bookshop, a carpentry repair shop, a restaurant, a geriatrics

service, a florist's shop, a crafts centre, a handy store, an architecture clinic, a furniture workshop, a grocery, and a photography shop.

The city administration ought also to institute renovation that would go on slowly in the wards. This should allow the residents to repair, improve, recondition their homes and their environment through aid and encouragement programmes continued with the same alacrity as this administration shows each year in collecting the taxes of these rate-payers. They should avoid acting mechanically, in separate cases, and spending considerable sums distributed indiscriminately on buildings. They should make interventions on the scale of the ward and gradually solve the serious problems of the deterioration of the environment by planning a programme of renovation of electrical systems, a programme of renovation of heating systems, a programme of renewal of roofs and exterior walls, a programme of renovation and improvement of back yards, emergency staircases and sheds, a programme for the repairing of roads and sidewalks, a programme that would solve the problem of electric power and telephone lines.

Renovation ought also to be carried on in experiments where the ends of streets would be closed off to return them to pedestrians and to nature, where unessential traffic would be slowed, turned away and discouraged, where spaces would be animated by sand or greenery, where walls and back yards would be revitalized by colour, where bicycle trails and pedestrian walks would be created, all these being experiments in which renovation would become creation and the administrator, an inventor.

(Translation by Mildred Grand)

A MENTAL TOPOLOGY OF THE OBJECT

By Pierre HAMELIN

Last year I visited Jocelyne Allouche in her studio on Charles Ave. in Quebec. Our interview follows:

Jocelyne Allouche — It is never really pure drawing, . . . pure sculpture, . . . It is never really painting, . . . An object suggests a drawing to me, a surface; I can be brought back to the object again. I don't try to locate myself in traditional definitions of painting, sculpture or drawing; it is the idea of place that interests me, full space, multidirectional and significant to different degrees; that is why I wish to remain open and available to all its conventions. In spirit, at least, my activity is related to architecture, a certain definition of architecture.

Pierre Hamelin — What do you think of art in general as activity?

J.A. — A way of seizing reality, of drawing knowledge from it and of expressing it. It is the term "knowledge" that takes on a much greater meaning here; it contains the desire to contravene pre-existing ideas and the aspiration to the extraordinary. Reality . . . It is a matter of a reality that has the quality of a dream. One might better say surrealism.

P.H. — Surrealism, according to André Breton?
J.A. — No, according to me! Through subjectivity and beyond. Can we really know now the sense in which Breton understood it? The dramatic part of this is that there is history; chance too, paradoxically. What would we be without